

ment dans ce pays sans ressources, accueillirent avec empressement les voyageurs français.

Tout en leur fournissant une foule de renseignements qui donnaient encore plus de probabilité à la présence de Gaspard Novéal aux environs de Kuruman, ils firent leurs possibles pour dissuader les trois femmes de leur expédition, qui allait devenir très-périlleuse. La peinture exacte, du reste, des dangers et des privations qu'elles allaient avoir à surmonter, effraya vivement Clémence et Geneviève. Si Mme Bartelle avait consenti à ne pas pousser plus avant, peut-être auraient-elles volontiers renoncé à une expédition dont leurs fatigues passées les avaient déjà découragées. Mais Juliette restait inébranlable.

Grâce à son énergie, Mme Bartelle avait soutenu d'une façon merveilleuse la fatigue de la route. Clémence, au contraire, avait beaucoup perdu de sa beauté. Sir Richard et Valentin ne purent s'empêcher de faire cette remarque à une soirée que les officiers du 27^e improvisèrent en l'honneur des jolies voyageuses. Malgré la simplicité de sa toilette, Mme Bartelle y obtint beaucoup de succès. Les plus brillants officiers s'empressèrent autour d'elle.

Vers onze heures du soir, Juliette fit signe à Clémence qu'il était temps de se retirer. Celle-ci, alors dans tout le feu de son triomphe, n'eut garde d'obéir à cette muette invitation. Mme Bartelle fut obligée de lui rappeler qu'on devait partir le lendemain à quatre heures du matin.

—C'est impossible ! s'écria Clémence. Nous sommes trop fatiguées : il nous faut encore un jour de repos.

Ce fut la répétition de la scène de tous les jours ; mais, cette fois, les deux cousines se trouvaient plus vivement surexcitées. Clémence était persuadée que le dépit d'avoir été vaincue par elle était le véritable motif de l'insistance de Mme Bartelle. De son côté, celle-ci céda peut-être, à son insu, au sentiment pénible que lui avait fait éprouver la froideur de son cousin.

Lorsqu'on fut sorti de la vaste pièce, qui avait servi de salle de bal, l'orage éclata. Cette fois, Juliette, prenant son parti, déclara qu'elle ne voulait plus avoir à soutenir de pareilles discussions.

—Vous m'avez fait perdre plus de quinze jours, dit-elle à Clémence et à Geneviève. Dans un voyage comme le nôtre, les heures mêmes sont précieuses. Puisqu'il vous est impossible de suivre les conseils qui vous sont donnés de tous côtés, trouvez bon que je m'y conforme. Demain, je pars avec vous ou sans vous.

—Que va faire Valentin ? se disait Mme Bartelle, en s'occupant activement de tous ses préparatifs. Si je lui demande de m'accompagner, je sais qu'il le fera, ne fût-ce qu'à cause de mes enfants ; mais ce sera pour lui un grand chagrin de quitter Clémence. Ai-je le droit de les séparer ainsi, moi qu'il n'aime pas et qui ne puis lui offrir aucun dédommagement, puisque je n'ai pas même le droit de l'aimer ? Puis, voyager seule avec lui... Non, non... pour Valentin comme pour moi, je ne le dois pas... Et pourtant, j'ai peur de Morany... S'il n'y avait que moi encore, mais mes deux pauvres petites filles !... Dieu puissant qui lisez dans mon cœur, s'écria-t-elle avec une profonde angoisse, inspirez-moi ce que je dois faire. De tous côtés je ne vois que dangers pour moi !

Elle se jeta à genoux et pria avec ferveur. Au bout de quelques minutes, elle se releva plus ferme et plus courageuse.

—Faisons notre devoir, murmura-t-elle, Dieu me protégera. Je ne dirai rien à Valentin.

Désespéré de voir s'éloigner Mme Bartelle et les deux petites filles, qu'il adorait, Valentin supplia Juliette de rester ; elle fut inébranlable.

Valentin se trouva blessé de ce que Mme Bartelle avait négligé de l'avertir plus tôt, de le consulter, et surtout de lui demander à l'accompagner. Au fond, comme tout homme qui se sent des torts, il cherchait à se justifier envers lui-même aux dépens des autres. En voyant l'air contraint de Juliette auprès de lui, il l'attribua aux reproches que devait se faire sa cousine à son égard. Il ne comprit pas que la pauvre femme n'osait parler de peur de laisser éclater les sanglots qui l'étouffaient. Quand à Morany, depuis son arrivée à Colesberg, il ne s'était mêlé de rien. Prétendant une indisposition, il était resté dans son wagon et n'avait même point paru au bal des officiers. Lorsque Mme Bartelle le prévint de son intention de partir sans ses cousines, il s'empressa de déclarer qu'il l'accompagnerait.

Sous prétexte de laisser au gros de l'expédition le guide qu'on avait pris à Graaf-Reinet, M. Morany feignit d'en chercher un autre.

—J'ai trouvé notre affaire, dit-il le soir même à Juliette. Tandis que nous courions après des guides, nous en avons un excellent parmi nos domestiques. Le métier qu'on appelle Ben-Mossul, et que j'ai à mon service, connaît tous les chemins de la colonie. Il a même voyagé bien au delà de Kuruman.

Cette découverte fit un grand plaisir à Mme Bartelle, qui hésitait à enlever le guide que ses cousines réclamaient à grands cris, et qui ne pouvait cependant se mettre en route sans avoir avec elle quelqu'un qui connaît le chemin.

D'après les renseignements recueillis sur la route ainsi qu'à Colesberg, Juliette avait pris le parti de gagner directement Kuruman, où demeurait M. M..., missionnaire célèbre par son zèle ainsi que par son influence sur les indigènes. Nul mieux que lui ne pouvait renseigner la jeune femme et lui faciliter les moyens de retrouver son mari.

Comme il était probable que Juliette serait obligée de rester quelques jours à Kuruman, elle espérait que cela donnerait le temps à ses cousines de la rejoindre.

Ce fut Juliette qui arrangea cela avec les autres voyageurs. M. Morany ne parut qu'à l'instant du départ. Geneviève et Clémence avaient supposé d'abord qu'il leur en voulait de ce qu'elles l'avaient beaucoup négligé depuis quelques temps. Le laisser partir seul comme elles le faisaient était d'ailleurs un acte d'ingratitude de la part de Geneviève et de Clémence qui lui avaient tant d'obligations.

Il paraît cependant qu'elles se trompaient sur ses dispositions à leur égard, car il prit congé d'elles d'une façon fort amicale.

Valentin, sir Richard, Guitarnan et quelques officiers avaient projeté d'escorter Mme Bartelle jusqu'à une certaine distance de Colesberg ; mais elle s'y opposa formellement. La pauvre femme se sentait le cœur trop gonflé pour s'exposer à recommencer la scène si cruelle des adieux.

Au moment où tout le monde se leva de table pour conduire Mme Bartelle et Morany à leurs chariots, Valentin se sentit le cœur serré par une tristesse invincible et par un profond mécontentement de lui-même.

La petite Emma, qui s'était toujours figurée, quoi qu'on pût lui dire, que M. Mazeran partait avec elle, jeta les hauts cris lorsqu'il lui dit adieu. Quant à Cécile, elle pleurait silencieusement et